

Angoisse, douleur et deuil

Nous disposons, pour la psychologie des processus affectifs, de si peu d'éléments que les timides remarques qui vont suivre peuvent à bon droit prétendre à être jugées de la façon la plus indulgente. Le problème se pose sur le point suivant, nous avons été amenés à déclarer que l'angoisse apparaîtrait en réaction au danger de la perte de l'objet; or, nous connaissons déjà une réaction de ce genre à la perte de l'objet : c'est le deuil.

Dès lors la question est celle-ci : quand cette perte conduit-elle à l'angoisse, quand conduit-elle au deuil ? Il y avait dans le deuil, dont nous nous sommes précédemment occupés, un trait qui nous était demeuré complètement impénétrable, à savoir son caractère particulièrement douloureux. Et pourtant il nous semble aller de soi que la séparation de l'objet soit douloureuse. Le problème se complique donc encore : quand la séparation de l'objet produit-elle l'angoisse, quand produit-elle le deuil et quand produit-elle seulement peut-être de la douleur ?

Disons-le tout de suite, nous ne disposons d'aucune perspective permettant de donner une réponse à ces questions. Nous nous contenterons, partant, d'esquisser quelques repères et d'indiquer quelques directions de recherche.

Partons à nouveau de la seule situation que nous croyions comprendre, celle du nourrisson qui, au lieu de sa mère, aperçoit une personne étrangère. Il manifeste alors cette angoisse que nous avons rapportée au danger de la perte de l'objet, mais qui est assurément plus compliquée et mérite une discussion plus approfondie. Certes, il n'y a pas le moindre doute quant à l'existence de l'angoisse du nourrisson; mais l'expression du visage et la réaction par les pleurs font supposer qu'en plus de cela il ressent de la douleur.

Chez lui, semble-t-il, on trouve confondu ce qui ultérieurement sera séparé. Il ne peut encore distinguer l'absence temporaire de la perte durable; dès l'instant où il perd de vue la mère, il se comporte comme s'il ne devait plus jamais la revoir; et il faut la répétition d'expériences rassurantes pour qu'il apprenne qu'une telle disparition de la mère est habituellement suivie de sa réapparition.

La mère favorise le développement de cette connaissance, de tant d'importance pour le nourrisson, en jouant avec lui le jeu bien connu de cacher son visage devant lui, puis de le découvrir pour sa plus grande joie. Il peut alors ressentir quelque chose comme de la nostalgie, sans que celle-ci s'accompagne de désespoir.

La situation dans laquelle il ressent l'absence de la mère, étant mal comprise, n'est pas pour lui une situation de danger mais une situation traumatique, plus exactement, elle est une situation traumatique si, à ce moment, il éprouve un besoin que la mère devrait satisfaire; elle se transforme en situation de danger si ce besoin n'est pas actuel.

La première condition déterminant l'angoisse qui soit introduite par le moi lui-même est donc celle de la perte de la perception de l'objet, assimilée à celle de la perte de l'objet. Une perte d'amour n'entre pas encore en considération. Plus tard, l'expérience enseigne que l'objet peut rester présent mais devenir mauvais pour l'enfant; dès lors, la perte de l'amour de la part de l'objet devient un danger et une condition déterminant l'angoisse nouveaux et beaucoup plus durables.

La situation traumatique créée par l'absence de la mère s'écarte sur un point décisif de la situation traumatique de la naissance. Lors de la naissance, en effet, il n'y avait pas d'objet dont on pût ressentir l'absence. L'angoisse restait la seule réaction qui se produisît. Par la suite, des situations de satisfaction répétées ont créé cet objet, la mère, qui subit, dans le cas du besoin, un investissement intense et qu'on pourrait nommer « nostalgique ».

C'est à ce nouvel état de choses qu'il faut rapporter, pour la comprendre, la réaction de douleur. Ainsi la douleur est la réaction propre à la perte de l'objet, l'angoisse la réaction au danger que comporte cette perte et, au terme d'un déplacement supplémentaire, la réaction au danger de la perte de l'objet elle-même.

Nous savons également très peu de chose de la douleur. Le seul fait dont nous soyons certains est que la douleur apparaît - en premier lieu et en règle générale - lorsqu'une excitation, attaquant la périphérie, fait effraction dans les dispositifs du pare-excitation et agit dès lors comme une excitation pulsionnelle constante, contre laquelle les actions musculaires qui tendent à soustraire l'endroit excité à l'excitation et sont d'habitude efficaces, demeurent impuissantes.

Si la douleur provient, non pas d'un endroit de la peau, mais d'un organe interne, cela ne change rien à la situation; simplement une partie de la périphérie interne intervient à la place de la périphérie externe. L'enfant a manifestement l'occasion de faire de telles expériences de douleur, indépendantes de ses expériences de besoin.

Mais cette condition d'apparition de la douleur paraît avoir très peu de ressemblance avec une perte de l'objet; aussi bien le facteur essentiel dans la douleur, l'excitation périphérique, est-il complètement absent dans la situation de nostalgie de l'enfant. Et pourtant, ce n'est sans doute pas sans raison que le langage a créé le concept de douleur intérieure, psychique, et assimile tout à fait ce qui est ressenti lors de la perte de l'objet à la douleur corporelle.

Dans le cas de la douleur corporelle, il se produit un investissement élevé et qu'il faut qualifier de narcissique de l'endroit du corps douloureux, investissement qui ne cesse d'augmenter et qui tend pour ainsi dire à vider le moi. Il est bien connu que dans le cas de douleurs portant sur des organes internes, telles parties du corps qui, d'habitude, ne sont absolument pas représentées dans la représentation consciente, font l'objet de représentations spatiales et autres.

De plus, le fait remarquable que, lorsque l'esprit est distrait par un intérêt d'un autre genre, les douleurs corporelles, même les plus intenses, ne se produisent pas (il ne faut pas dire ici restent inconscientes), trouve son explication dans la concentration de l'investissement sur le représentant psychique de l'endroit du corps douloureux. C'est sur ce point, semble-t-il, que l'on peut trouver l'analogie qui a permis le transfert de la sensation de douleur au domaine du psychisme. L'investissement de l'objet absent (perdu) en nostalgie, investissement intense et qui, en raison de son caractère inapaisable, ne cesse d'augmenter, crée les mêmes conditions économiques que l'investissement en douleur concentré sur l'endroit du corps lésé. Ce qui permet de faire ici abstraction du rôle déterminant joué au contraire par la périphérie dans le cas de la douleur corporelle! Le passage de la douleur corporelle à la douleur psychique correspond à la transformation de l'investissement narcissique en investissement d'objet.

La représentation d'objet, fortement investie par le besoin, joue le rôle de l'endroit corporel investi par l'augmentation de l'excitation. Le caractère continu du processus d'investissement, l'impossibilité de l'inhiber, produisent le même état de détresse psychique.

Si la sensation de déplaisir qui survient alors comporte le caractère spécifique, impossible à décrire plus avant, de la douleur, au lieu de se manifester sous la forme de réaction qu'est l'angoisse, nous serions tentés d'en rendre responsable un facteur que nos explications ont jusqu'à présent encore trop peu pris en considération, à savoir le niveau élevé des relations d'investissement et de liaison auquel s'accomplissent ces processus qui conduisent à la sensation de déplaisir.

Nous connaissons encore une autre réaction affective à la perte de l'objet, c'est le deuil. Mais nous n'avons plus de difficulté à en rendre compte. Le deuil apparaît sous l'influence de l'épreuve de réalité, qui exige d'une manière impérative que l'on se sépare de l'objet, qui n'est plus. Dès lors la fonction du deuil est de travailler à ce retrait des investissements hors de l'objet dans toutes les situations où l'objet était doté d'un investissement élevé.

Dans ce cas, le caractère douloureux de cette séparation s'accorde avec les explications que nous venons de donner, étant donné l'intensité, le caractère irréalisable de l'investissement de l'objet en nostalgie, lors de la reproduction des situations dans lesquelles la liaison à l'objet doit être défaire.